

— olivier moeschler —

Bernard Lahire, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

Avec cet ouvrage monumental (près de 800 pages), c'est un véritable pavé que Bernard Lahire jette dans la mare de la sociologie de la culture et des pratiques culturelles. On se souvient de l'image - certes caricaturale par moments, mais étayée par tant de preuves qui semblaient irréfutables : données chiffrées, analyses factorielles, extraits d'entretiens, photographies... - que proposaient *La distinction* et les différentes éditions des *Pratiques culturelles des Français*, des consommations culturelles, activités de loisirs et plus généralement des styles de vie. En simplifiant à peine, on voyait s'opposer une classe dominante aux pratiques culturelles légitimes (la « culture cultivée » : littérature, théâtre, musique classique, musées...), une classe moyenne manifestant une « bonne volonté culturelle » sans parvenir à dépasser les consommations de produits ou arts « moyens » (romans policiers, photographie...), enfin une classe dominée aux goûts et pratiques franchement illégitimes. En prolongeant son approche aussi originale que féconde d'« observation du monde social à l'échelle individuelle » (p. 10), éprouvée dans *Tableaux de famille* (1995) et théorisée dans *L'homme pluriel* (1998), Lahire propose une vision novatrice tout en soulevant des questions insistantes à propos d'un sujet que l'on pouvait craindre épuisé.

Démocratisation et démocratie culturelles

La démarche de l'auteur s'inscrit - sans trop que celui-ci n'en parle - dans la remise en question générale du paradigme sociologique et des dispositifs d'enquête qui ont jusqu'à récemment dominé la discipline. Leur émergence a coïncidé en France avec l'institutionnalisation sous Malraux, à partir de la fin des années cinquante, d'une politique de démocratisation culturelle volontariste qui visait à rendre accessible la culture au plus grand nombre. C'est dans ce contexte que s'est constituée une sociologie des pratiques culturelles et de leur légitimité (cf. par exemple Dubois, 1999). Une phrase, glanée sur le quatrième de couverture de *L'amour de l'art* (1966), illustre bien la liaison qui s'établit dans ces années entre connaissance scientifique et programme politique : « En mettant en évidence les conditions sociales de l'accession à la pratique cultivée, [ce livre] fait voir que la culture n'est pas un privilège de

nature mais qu'il faudrait et qu'il suffirait que tous possèdent les moyens d'en prendre possession pour qu'elle appartienne à tous ». Ce paradigme « légitimiste » a été critiqué par Claude Grignon et Jean-Claude Passeron dans leur célèbre ouvrage (1989). Il y a dix ans de cela, Olivier Donnat décrivait quant à lui l'« éclectisme » des pratiques culturelles des Français, en distinguant pas moins de sept « univers » ou configurations particulières en la matière; il mettait surtout le doigt sur le caractère « réducteur » des représentations qui « prétendent rendre compte de la diversité des rapports à la culture à partir des seules notions de culture populaire, culture moyenne et culture cultivée » (1994, p. 344). Récemment, deux importants colloques ont relayé ce type d'interrogations (cf. Donnat et Tolila, 2003; Ancel et Pessin, 2004).

Sans vouloir entrer dans le débat animé entre défenseurs d'une démocratisation culturelle à mettre en œuvre et tenants d'une « démocratie culturelle » déjà réalisée, force est de constater que le questionnement autour de ce que Lahire dénonce comme une « routine intellectuelle collectivement partagée » (p. 18) est déjà pour le moins amorcé. L'auteur a d'ailleurs le mérite de proposer une troisième voie, qui se situe toutefois davantage du côté de l'approche classique des pratiques culturelles : son analyse « n'efface ni ne remplace le tableau des différences et inégalités sociales d'accès à la culture : elle la complète et la complexifie » (p. 670).

Une sociologie des marges statistiques

En partant de l'anecdote selon laquelle Wittgenstein raffolait des histoires policières et Sartre préférait les westerns et les romans de la « Série noire » aux ouvrages de Wittgenstein, Lahire propose d'opérer un « changement d'échelle » (p. 13) et de relever ce qui constitue à ses yeux le « véritable défi lancé aux sciences sociales d'aujourd'hui » : celui de mettre en lumière le caractère central des marges et des exceptions statistiques » (p. 13) ou précisément ce qui d'habitude est « évacué » par la sociologie comme « erreur » (p. 16), voire comme « résidu, scorie ou bruit » (p. 130).

Tout d'abord, l'auteur invite à un retour sur *La distinction* (1979) de Pierre Bourdieu, dont il se pose en héritier critique (cf. Lahire 1999). Il met en doute le « modèle du transfert généralisé » des dispositions acquises dans un domaine à tous les autres et la « cohérence générale des comportements individuels » qui en découlait (p. 9). La relecture minutieuse

note de lecture

des tableaux et analyses de Bourdieu fait dire à l'auteur que celui-ci est allé «un peu vite en besogne» dans son interprétation des données (p. 146, note 2), jusqu'à «forcer le trait des différences» (p. 166). Car de la moyenne statistique à la caricature de classe, il n'y a qu'un pas, comme le démontre Lahire : «un écart de 20 points (parfois bien moins encore) entre deux groupes ou deux catégories sur une pratique particulière peut donner lieu au bout de la chaîne de production de la connaissance sociologique, par un raccourci rhétorique trop souvent employé par les interprètes pressés, à des commentaires attribuant les traits culturels (...) associés à cette pratique à un groupe plutôt qu'à l'autre, alors même que cette pratique peut n'être majoritaire ni dans l'un ni dans l'autre» (p. 136). Au vu de ces résultats, Lahire conclut qu'«il est bien difficile d'affirmer comme Pierre Bourdieu que 'les schèmes générateurs de l'habitus s'appliquent, par simple transfert, aux domaines les plus différents de la pratique'» (p. 145, en citant *La distinction*). Et l'auteur de s'étonner de la confiance aveugle faite aux interprétations bourdieusiennes, qui découle selon lui d'un «mauvais fonctionnement du champ sociologique comme champ scientifique» (172, note 1).

Lahire se livre également à un retraitement des données de l'enquête 1997 des *Pratiques culturelles des Français*. Le but de cette opération aussi rare que salutaire est simple : dégager, à partir des mêmes données utilisées différemment par ses prédécesseurs, ce que l'auteur aime à appeler les «variations inter- et intra-individuelles» qui caractérisent la réalité des pratiques culturelles, tant au sein d'un groupe social donné qu'à l'intérieur même des individus (qui deviennent des «arènes de luttes de classements», p. 30). Chiffres et graphiques à l'appui, Lahire démontre que les personnes aux pratiques culturelles «consonantes» ou «sans faute» (du point de vue de la légitimité de ces dernières) sont minoritaires dans chaque classe sociale, y compris dans les catégories supérieures. Ainsi, ceux que Lahire nomme les «ascètes», autrement dit les personnes qui «cumulent les 'bons points culturels' dans tous les domaines sélectionnés», ne représentent qu'une proportion infime de la population nationale : 0.7% (p. 199). Bien plus - ce que les résultats agrégés et la quête trop hâtive de grandes dichotomies ne permettaient pas de voir dans les enquêtes passées - il devient évident que la majorité des individus dans chaque groupe ont des consommations culturelles et de loisirs très variées ou «dissonantes», panachant des domaines, styles ou produits culturels de légitimité

variable (où la fréquentation de lieux hautement légitimes tels que l'opéra côtoie ce que l'auteur nomme des «relâchements» devant des émissions très peu légitimes à la télévision, etc.). L'utilisation *in extenso* de données quantitatives, dont Lahire met parfois en doute la fiabilité, peut déranger (il relève ainsi que l'enquête par questionnaires) ne bénéficie pas de la relation de confiance qui caractérise les entretiens, p. 24). Mais globalement, démonstration est faite que «les exceptions statistiques n'ont rien d'exceptionnel» (p. 141). Si le constat n'est, on l'a dit, pas forcément nouveau, il est défendu ici avec une verve impressionnante.

«J'ai tout c'qui est en opéra»

Dans un deuxième temps, le sociologue exploite les entretiens - pas moins de 111 au total - menés par son équipe en France et en Suisse (mais surtout à Lyon), ainsi que quelques autres données, plus originales mais aussi plus hétéroclites et finalement assez peu exploitées (observations de soirées karaoké, analyse d'émissions télévisées *prime time*, étude de couvertures de la revue *Les Inrockuptibles*...). Le lecteur est confronté pour ainsi dire *in vivo* à la variété - aussi étonnante que souvent familière - qui caractérise la réalité des pratiques culturelles. On passe ainsi des «profils dissonants» dans les classes supérieures (ici cela concerne pas moins de 80% des personnes, p. 262), moyennes et populaires (où environ la moitié des individus sont touchés, p. 359) aux profils culturels propres aux jeunes, en passant par les personnes ayant vécu de «petits et grands déplacements sociaux» (p. 411) ou celles qui, de par une union hétérogame ou des relations amicales, mènent des «vies culturelles sous influences» (p. 471). Un très large éventail de cas individuels est présenté, toujours dans la perspective sociologique qui est celle de l'auteur.

Car Lahire récuse le reproche de psychologisme qu'on pourrait lui adresser. S'il situe son analyse au niveau des individus, c'est bien pour y déceler les effets des «socialisations multiples (familiales, amicales, militaires, culturelles, professionnelles, etc.)» (p. 9), mais aussi de la «variété des contextes [d'actualisation]» (p. 14) des dispositions incorporées qui caractérise les sociétés à haut degré de différenciation. Autrement dit, la probabilité de développer des comportements culturels contrastés et les types de pratiques pour lesquels on opte ne sont pas les mêmes selon les origines, mais aussi la trajectoire et la situation sociales des individus. Dans le même ordre d'idées, l'auteur refuse de voir sa

note de lecture

démarche rattachée à ce qu'il appelle le «'tout se vaut' généralisé» (p. 85), le «charabia postmoderne permanent» (p. 120) ou encore les «divagations postmodernistes sur l'effacement de toutes les frontières, entre les groupes aussi bien qu'entre les cultures, sur l'atomisation ou sur la fragmentation généralisée de l'espace social» (p. 140). Une tendance que Lahire détecte par ailleurs aussi en sociologie : il dénonce ceux qui selon lui veulent l'«éviction» voire l'«éradication» de la théorie de la légitimité culturelle et fustige celui qui, par «faiblesse intellectuelle», cède à la «logique distinctive de la 'mode'» pour «fonder son propre univers (sa théorie, son lexique conceptuel, son identité scientifique) et l'associer à son nom» (pp. 34-35). Même si - ou précisément parce que - ceux qu'il perçoit comme ses adversaires ne sont (presque) jamais nommés (sauf une fois, à la p. 725), on peut aisément déduire de quel côté du champ sociologique français ils faut les chercher.

Pratiques dissonantes, légitimité consonante ?

Si les interviews constituent le corpus principal de l'auteur (et une partie non négligeable de l'ouvrage, les dizaines de portraits en remplissant presque la moitié), c'est bien dans son utilisation des entretiens et - cela va de pair - dans son rapport ambigu au parti-pris légitimiste qu'il prétend questionner que le travail soulève le plus d'interrogations. Le lien entre les entretiens et la lecture qu'en fait le sociologue n'est pas toujours aussi limpide et vérifiable que l'on pourrait le souhaiter. Un exemple : Christine, enseignante certifiée de lettres classiques, qui dit être «moins à l'aise avec la photo» qu'avec la peinture. Alors que l'enquêtée justifie cela en invoquant - selon les éléments fournis dans le livre - exclusivement des insuffisances personnelles («J crois que c'est parce que je sais moins voir le talent du photographe que l talent du peintre»; ou : «Oui, j'ai plus de mal à lire la photo qu'à la peinture, j'crois qu'c'est ça !»; ou encore : «je suis incapable techniquement de réaliser la photo donc j'ai beaucoup d mal à lire la photo»), le sociologue en déduit : «Suivant la hiérarchie culturelle la plus établie, elle marque logiquement une petite distance vis-à-vis de la photographie qu'elle considère de toute évidence comme un art plus mineur par rapport à la peinture» (p. 217). Ou encore le cas de Charles, cadre de direction SNCF d'origine modeste. Le commentaire explique à son propos : «Le parcours de Charles, et son profil culturel, sont donc marqués par une double mobilité sociale (...) et professionnelle (...). *Pour cette raison,*

Charles oscille, selon les moments et les domaines, entre la manifestation d'une bonne volonté culturelle et l'affichage sans honte de goûts très populaires (...).» (p. 423, c'est nous qui soulignons). On cherche pourtant en vain des éléments dans l'entretien qui permettraient - précisément dans le sens d'une sociologie qualitative qui ambitionne de se situer à l'échelle des individus - ce raccourci causal un peu trop elliptique entre trajectoire et pratiques culturelles. Lahire définit ses «portraits» comme «un mixte de descriptions et d'interprétations qui s'efforcent notamment de mettre au jour les conditions de production des consonances ou dissonances constatées» (p. 211). Le mélange des genres qui en résulte pose problème, et l'on vient à regretter que les entretiens soient réduits à des fragments plus ou moins brefs entrecoupés de commentaires savants. C'est donc le statut donné à la parole des enquêtés qui est en question, et malgré la masse des entretiens recueillis, on ne peut s'empêcher de penser qu'ils ont été conçus comme simple illustration des grandes tendances précédemment dégagées par les chiffres.

Le traitement des entretiens pointe vers une fragilité théorique générale de la démarche lahiriennne. Alors qu'il affirme s'être inspiré d'auteurs interactionnistes pour la dimension contextualiste de son approche (il cite Howard S. Becker), et même s'il dit vouloir «alterner attitude réaliste et attitude constructiviste» (p. 133), Lahire défend une approche légitimiste des plus classiques et réalistes. Les données recueillies ne vont pourtant de loin pas toujours dans le sens voulu par le sociologue. Celui-ci reconnaît que «ces catégories de classement et d'interprétation sont beaucoup plus problématiques qu'on ne peut l'imaginer ordinairement dès lors que, sortant du raisonnement théorique général, le chercheur se confronte aux données empiriques» (p. 94) et va même jusqu'à admettre que «le monde social n'est jamais unifié au point où il ne permettrait l'existence que d'une seule et unique échelle de légitimité culturelle» (p. 53). C'est que, si Lahire conçoit l'entretien comme un «confessionnal» qui permet aux enquêtés «d'avouer (...) leurs 'fautes' ou leurs 'péchés' culturels» (p. 24), on cherche souvent en vain dans les bribes de discours ce que l'auteur appelle aussi des «excuses» ou «justifications» (p. 54); comme par exemple chez cette femme au foyer issue des classes populaires, quand elle s'exprime sur la musique classique («non, ça ne m'intéresse pas, c'est pas mon style»), le théâtre («Quelle horreur [rires] ! C'est le même problème que pour

note de lecture

l'opéra, c'est pour les vieux et les vieilles ! [rires] 'Quand est-ce que ça va finir ?' [rires]») ou encore la danse («Moi les trucs classiques tu sais hein !») (p. 238). Comment affirmer dès lors que «même ceux qui déclarent des pratiques peu légitimes sur un mode non honteux n'en oublient pas pour autant les hiérarchies entre les différentes pratiques» (p. 673) ? Comment être sûr qu'il s'agit là bien d'une reconnaissance par dénégation de la hiérarchie, plutôt que d'une méconnaissance - voire plus simplement d'une absence de connaissance - de cette dernière ? A y regarder de plus près, dans cette lourde tâche de catégorisation univoque des pratiques observées qu'il s'est assignée, Lahire est tiraillé entre une sociologie des publics («Le sociologue est donc obligé, pour classer les préférences, pratiques ou consommations culturelles selon leur degré de légitimité, de considérer leur distribution selon le type de public», p. 98), une sociologie de la réception (dans le sens de l'acte de consommation : «c'est souvent en prenant en compte les propriétés internes de l'activité que l'on peut trancher en cas de doute», affirme-t-il p. 99) voire par moments une sociologie des œuvres et courants artistiques (l'auteur se voit obligé de ventiler des produits ou activités dont le public est si restreint que les mesures de distribution du public qu'il calcule ne sont que peu significatives, pp. 98 et 105). Au final, Lahire semble s'en remettre au sens commun savant, si ce n'est au sens commun tout court : «au bout du compte le chercheur doit toujours combiner des faits statistiquement objectivables (...) avec la connaissance savante (par les multiples travaux existants) et ordinaire des différences culturelles au sein du monde social dans lequel il vit» (p. 98). Le paradigme légitimiste devient alors une sorte de *deus ex machina* un peu trop bienvenu pour ordonner l'inquiétante variété des faits observés : selon Lahire «le sociologue doit bien, s'il veut respecter l'ordre réel des choses, parler le langage de la légitimité, de la domination et de la hiérarchie culturelles» (p. 672). C'est donc à l'aune de ce qu'il nomme la «grille de classement» (p. 693) voire la «matrice de perception et de hiérarchisation» (p. 685) qu'il juge les pratiques culturelles et leurs justifications. Par là, il néglige les luttes de classements et de reclassements qu'effectuent pourtant sans cesse les individus en la matière, sur des échelles de légitimité qui se révèlent certes comme étant plurielles voire mouvantes, mais dont on serait en droit d'espérer qu'elles fassent l'objet d'une analyse sociologique - fût-elle réaliste : la

densité, mais aussi l'hétérogénéité des discours recueillis auprès des enquêtés laissent penser qu'on a manqué à l'occasion rêvée d'une sociologie des différents «légitimismes» qui cohabitent dans la réalité sociale et de leur distribution spécifique - sans doute nullement aléatoire - dans l'espace «objectif» des positions sociales.

Par son ampleur et son ambition, *La culture des individus* apparaît comme une contribution importante à la sociologie des pratiques culturelles puisqu'il renouvelle - sans la révolutionner - notre perception des pratiques culturelles. Au delà des résultats parfois étonnants, en donnant à voir les doutes qui frappent toute tentative de sociologie des pratiques culturelles et notamment les contradictions inhérentes au paradigme légitimiste et réaliste, l'ouvrage a le mérite de poser - c'est là certainement son apport le plus précieux - des questions méthodologiques et épistémologiques essentielles.

Olivier Moeschler
olivier.moeschler@ias.unil.ch

Références

- Ancel P., Pessin A. (2004), *Les non-publics. Les arts en réceptions*, Paris, L'Harmattan.
- Bourdieu P. (1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- Bourdieu P., Darbel A. (1966), *L'amour de l'art. Les musées et leur public*, Paris, Minuit.
- Donnat O. (1994), *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte.
- Donnat O. (1998), *Les pratiques culturelles des Français. Enquête 1997*, Paris, Département des études et de la prospective, La documentation Française.
- Donnat O., Tolila P. (2003), *Le(s) public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de sciences po.
- Dubois V. (1999), *La politique culturelle. Genèse d'une catégorie d'intervention publique*, Paris, Bélin.
- Grignon Cl., Passeron J.-Cl. (1989), *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard/Seuil.
- Lahire B. (1995), *Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Gallimard/Seuil.
- Lahire B. (1998), *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.
- Lahire B. (1999), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu : dettes et critiques*, Paris, La Découverte.